

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>								

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU & CIE., PROPRIÉTAIRES.

2 CENTIMS LE NUMÉRO.

LE GRAND VAINCU

PREMIERE PARTIE — L'ARRIVÉE.

III.— L'INSULTE.

- Vous n'avez jamais habité la France, monsieur de Fronteno ?
- Jamais ; je suis né en ce pays.

À dire la Gascogne, vous connaîtrez certainement le nom que je porte, qui est celui d'une des meilleures familles de ce pays. Nous sommes originaires du Béarn, et, s'il m'est permis de rappeler ici le plus glorieux souvenir de notre maison, sachez que l'un de mes ancêtres, Pierre, marquis d'Arramonde, eut l'honneur de verser au roi Henri son premier verre de Jurançon. Le bambin avait



L'Aigle-Noir venait s'asseoir au bord de l'eau sur un quartier de roc, à côté d'un homme vêtu à l'euro péenne.

— Ah ! c'est que si vous aviez habité la France... — et remarquez bien que je ne parle pas ici de cette sotte ville de Paris où on ne juge un homme que d'après les dentelles qu'il porte, ni de ces froids pays du Nord où les gens ont l'esprit si lourd et si épais qu'ils ne savent distinguer un manant d'un gentilhomme. Quand je parle de la France, j'entends cette terre joyeuse et fertile, pays des bons vins et des cœurs chauds, que le soleil dore de ses rayons et que traverse le plus beau fleuve du monde.

— La Gascogne ?

— Précisément. Eh bien ! mon cher vicomte, si vous aviez jamais eu le bonheur d'habiter la France, la vraie France, c'est-

six mois ! Et vous savez, comme tout le monde, que si notre roi Henri fut un grand monarque, un invincible capitaine, il le dut à la forte éducation qu'il reçut dans son enfance, c'est-à-dire au vin de Jurançon et, par conséquent, à mon grand-père !

Et pour célébrer cet illustre souvenir, Jean d'Arramonde souleva gravement le verre de bordeaux placé en face de lui et le vida ensuite d'un trait.

— Vous voyez que nous sommes de bonne noblesse, continua-t-il. Mon père a servi avec honneur et a été blessé à Malplaquet. Depuis, il vit dans son château du Béarn d'où je n'étais jamais sorti non plus jusqu'au jour où, jugeant que j'étais en âge de servir à mon tour, mon père m'envoya à Versailles faire ma cour au roi.

« Un beau matin, j'arrivai donc dans cette ville. Je n'y connaissais personne, car les gentilshommes de mon pays, plus habitués à porter l'habit de soldat que celui de courtisan, étaient tous à l'armée d'Allemagne ; mais je me disais : Le roi doit connaître sa noblesse, et quand tu lui diras qui tu es il te recevra bien en souvenir de ton grand-père et du sien, et il te donnera une compagnie, peut-être un régiment !... »

« Je me dirigeai donc vers le château. J'avais déjà franchi une des portes et je marchais dans la cour, lorsque j'entendis une voix qui m'appelait.

« — Eh ! où allez-vous donc, l'ami ? » me cria un petit freluquet habillé en officier qui venait de sortir d'un corps de garde.

« Je fis semblant de ne pas entendre. Il ne te reconnaît pas, me dis-je, ne t'inquiète pas de ce malappris.

« Et je continuai mon chemin.

« — Je vous dis qu'on ne passe pas ! » continua le freluquet en élevant la voix.

« Pour le coup, je me retournai et le rouge me monta au visage.

« Où allez-vous ? » reprit le cadet.

« Je me redressai et le regardai des pieds à la tête.

« — Je vais voir le roi, mon petit monsieur, » lui répondis-je.

« L'insolent prit un lorgnon qui pendait à son cou au bout d'un large ruban noir et me considéra quelque temps sans parler.

« Je n'y tins plus, et, enfonçant mon chapeau sur ma tête :

« — Ah ça ! m'écriai-je, vous n'avez donc jamais vu un gentilhomme, que vous me regardez si curieusement ? Êtes-vous le portier du château et faut-il que je vous donne mes nom et qualités ? »

« — Je suis l'officier de garde, monsieur, répondit-il sans quitter son lorgnon avec une tranquillité qui m'exaspéra. J'ai pour consigne de ne laisser entrer personne dans le château.

« — Et si le roi m'attend ? »

« — Sa Majesté ne peut vous attendre, car elle est à Trianon. »

« Je le regardai dans le blanc des yeux pour m'assurer qu'il ne se moquait pas de moi. Puis je tournai les talons en me disant : J'irai tantôt à Trianon, et si ce freluquet m'a trompé, il me payera cher sa raillerie ! »

« Deux heures après, je flânais dans les rues de Versailles, lorsque je vis la foule s'assembler au coin d'une large avenue.

« — Qu'y a-t-il ? demandai-je à un bourgeois.

« — C'est Sa Majesté qui rentre à Trianon, me répondit-il.

« — Bon ! me dis-je, je vais l'attendre, je suivrai sa voiture et je me présenterai à lui lorsqu'il mettra pied à terre. »

« Le cortège arriva bientôt. Il était composé de trois voitures. Je me fis montrer le roi, afin de ne pas m'exposer à me tromper quand je lui ferais ma révérence. Les voitures allaient au pas. Je les suivis en me disant : Ah ! pour le coup, mon ami, les officiers de garde ne t'empêcheront pas de te présenter à Sa Majesté et de lui demander une compagnie pour le petit-fils de Pierre d'Arramonde ! Vous saurez, mon cher vicomte, que lorsqu'un d'Arramonde a une idée en tête, il faudrait lui attacher les pieds et les mains pour l'empêcher de l'exécuter. »

Le vicomte de Frontenac sourit et le gentilhomme béarnais continua :

« — Je suivais donc la voiture du roi, mais à distance, pour ne pas éveiller les soupçons ni les jalousies. Car il faut vous dire que j'avais réfléchi depuis le matin et je m'étais fait ce rai-

sonnement : — Pourquoi ce blanc-bec a-t-il voulu t'empêcher de voir le roi ? — Quoique gentilhomme montagnard, j'avais entendu parler de l'envie des gens de cour et je compris aussitôt à quel sentiment le freluquet avait obéi en me barrant la route. Vous allez voir que je ne me trompais pas.

« Me voici donc devant Trianon. Je laisse entrer la voiture du roi et celles qui la suivent, je me prépare à franchir la grille... Au même instant, qui est-ce que je vois paraître devant moi, couvert de bijoux, de dentelles, souriant toujours de son sourire impertinent, le lorgnon toujours plaqué contre les yeux ?... Je vous le donne en cent, en mille... »

« — Le freluquet !... »

« — Juste ! vous avez deviné ! Eh bien ! qu'en pensez-vous ? n'était-ce pas la jalousie qui le mettait cette fois encore sur mon chemin ? Pourquoi le trouvais-je à Trianon, lorsque le matin il était de garde au château ? Il s'était dit évidemment : Ce gentilhomme a bonne mine ; si tu lui laisses voir le roi, il obtiendra de lui tout ce qu'il voudra, il te prendra ta place peut-être... Sa place ! un métier de soldat de boudoir ! Voilà bien, en effet, ce qui convient à un d'Arramonde ! »

« — Eh bien ! monsieur l'officier, dis-je en marchant vers lui, sans m'inquiéter de ses regards outrecuidants ni de son lorgnon, vous voyez que je ne me décourage pas. Je vais voir le roi et j'ai bien l'honneur de vous saluer. »

« Et je passai, car le carrosse du roi venait de s'arrêter devant les marches ; Sa Majesté allait mettre pied à terre.

« Mais l'impertinent eut l'audace de me retenir par un pan de mon habit.

« — Avez-vous une audience de Sa Majesté ? » me demanda-t-il.

« Furieux, je me retournai.

« Une audience ! et depuis quand, m'écriai-je de façon à être bien entendu des courtisans qui passaient, depuis quand un d'Arramonde a-t-il besoin d'une audience pour parler au roi ? Sachez, monsieur, que mon grand-père a tenu le roi Henri dans ses bras et lui a fait boire son premier verre de jurançon ! Sa Majesté connaît bien ma famille et quand je lui dirai qui je suis... »

« — Monsieur, répliqua-t-il, je vous répéterai ce que j'ai eu l'honneur de vous dire ce matin. J'ai la consigne de ne laisser entrer personne au château. Faites-vous présenter demain à Sa Majesté à son lever. Un gentilhomme d'aussi bonne famille que vous doit avoir de nombreuses relations à Versailles... »

« Et pendant ce temps, le roi étant entré, les voitures avaient disparu, il ne restait plus dans la cour de Trianon qu'une douzaine de gentilhommes, avec de la poudre, des dentelles et des lorgnons, et ils avaient l'air de se moquer de moi ! »

« Songez que j'étais venu de Béarn à franc étrieur, que j'avais crevé deux chevaux pour me trouver en face d'une pincée d'insolents !... Ah ! je ne puis penser encore à cela sans être hors de moi !... Les d'Arramonde ont le sang vif et n'aiment pas les railleurs ! J'avais les poings crispés, je devais être terriblement pâle, il me prenait des envies d'arracher le fusil du soldat qui montait la garde et de distribuer une correction à ces freluquets ! »

« Je ne sais plus ce que je dis, ni ce que je fis, mais ce que je sais bien, c'est que le soir, à la brune, M. de Saint-Preux et moi nous étions l'épée à la main, l'un en face de l'autre, derrière la pièce d'eau des Suisses.

« Ah ! l'étoile qui m'avait conduit à Versailles n'était pas heureuse ! »

« Nous croisions à peine le fer, lorsque le bruit de nos épées

attira deux officiers de la maréchaussée qui tombèrent sur nous, nous désarmèrent et appelèrent leurs hommes pour nous arrêter.

« Trois heures après, nous nous trouvions tous deux derrière les grilles de la Bastille. Nous y restâmes huit grands jours. Au bout de cet espace de temps, on nous fit monter dans deux carrosses, et on nous conduisit devant un grand vieillard, qui, je l'ai su depuis, était le maréchal de Belle-Isle, ministre de la guerre et parent de mon adversaire.

« Il nous regarda d'un air froid et sévère, et nous avertit qu'il ne nous rendrait la liberté que si nous nous donnions immédiatement la main devant lui et si nous lui promettions de ne plus croiser l'épée l'un contre l'autre.

« Mais vous devez bien penser que ces huit jours de Bastille ne nous avaient guère disposés à des sentiments de tendresse. Je pensais que sans la mauvaise volonté de ce blanc-bec j'aurais déjà vu le roi depuis huit jours, que j'aurais rejoint l'armée d'Allemagne à la tête d'une compagnie, et que j'aurais peut-être eu le temps — qui sait ? — d'ajouter une nouvelle gloire au nom que je porte ! De son côté, M. de Saint-Preux devait assister à un bal donné à Versailles en l'honneur de je ne sais quel ambassadeur étranger, et il était de fort méchante humeur d'avoir manqué cette fête.

« — Monseigneur, dit M. de Saint-Preux au maréchal de Belle-Isle, j'ai été provoqué publiquement, vous savez en quels termes et dans quelles circonstances. Vous daignerez reconnaître vous-même, j'en suis sûr, que je ne puis éviter cette rencontre, à moins que je ne reçoive des excuses.

« — Des excuses ! m'écriai-je. Un d'Arramonde a quelquefois tendu la main à son adversaire après le combat, mais avant, jamais ! »

« Et je tins bon !

« Voyant que notre résolution était inébranlable :

« — Monsieur, dit le ministre à son neveu, vous m'avez demandé, il y a quelque temps, de vous envoyer à l'armée. Je vais satisfaire votre désir. Vous partirez dans huit jours pour rejoindre M. de Montcalm au Canada. D'ici-là, je vous préviens que je vous ferai surveiller tous deux et, si vous faites une tentative pour vider votre querelle, je vous fais enfermer à la Bastille pendant un an. »

« Ma résolution fut vite prise.

« — Eh bien ! monsieur, dis-je à M. de Saint-Preux, nous nous reverrons au Canada !

« — En vérité ! dit le maréchal ; vous tenez donc bien à vous couper la gorge avec mon neveu ?

« — Monseigneur, répliquai-je, je traverserai l'Océan à la nage, s'il le faut, mais je me battrai ! »

« Le maréchal me regarda, réfléchit un instant, puis s'assit devant son bureau. Il me semble qu'il souriait dans sa moustache grise.

« — Tenez, dit-il en remettant à son neveu une lettre qu'il venait d'écrire, voici quelques mots pour M. de Montcalm. Je ne veux pas, mon cher Gaston, que vous ayez l'air de fuir une affaire d'honneur. Partez donc tous deux. Par cette lettre, je prie M. de Montcalm de fixer les conditions de votre rencontre. Promettez-moi l'un et l'autre d'accepter ces conditions, quelles qu'elles puissent être ; jurez-moi aussi de ne pas mettre l'épée à la main avant d'avoir vu le marquis. »

« Nous fîmes le serment que M. de Belle-Isle exigeait de nous. Quelques jours après, nous nous embarquons à Brest sur le brick "l'Albatros." Vous connaissez le nouvel outrage que j'eus à subir de M. de Saint-Preux, pendant le combat que nous avons

soutenu contre les Anglais. Oser porter la main sur moi, me faire enfermer comme un malfaiteur ! Ne voyez-vous pas encore là une preuve de cette jalousie qui l'a poussé une première fois à me barrer les portes du château de Versailles ? Il voulait se réserver pour lui seul l'honneur du combat ! Comprenez-vous maintenant que j'ai hâte de voir M. de Montcalm, puisqu'un caprice du vieux maréchal de Belle-Isle le fait juge de l'issue de notre querelle.

— Et cette affaire terminée, dit Frontenac (en supposant qu'elle se termine à votre avantage), resterez-vous parmi nous ?

— Non certes ! s'écria d'Arramonde. Vous oubliez donc que je n'ai pas encore vu le roi ? Dès que j'aurai châtié cet insolent comme il le mérite, je retournerai en France, je courrai à Versailles, et je vous jure que cette fois j'entrerai au château, dussé-je faire venir vingt paysans de mon pays, armés de bâtons, pour enfoncer les portes et caresser les reins des officiers de garde qui voudraient m'arrêter !

IV

LE DÉPART.

La haute falaise qui, à partir de Québec, étend ses crêtes dentelées sur la rive gauche du Saint-Laurent, s'abaisse brusquement à trois quarts de lieue de la ville, et forme une petite crique qui était connue à cette époque sous le nom "d'Anse du Foulon."

Trop étroite pour contenir des barques d'un fort tonnage, cette baie était ordinairement solitaire et déserte.

Mais le jour où commence notre récit elle présentait un aspect animé, pittoresque.

De grands feux brûlaient sur le sable, et autour de ces feux se tenaient graves et silencieux, les uns debout, les autres assis sur des quartiers de roches, une quarantaine d'Indiens revêtus de leur costume de guerre.

Ces sauvages appartenaient à la vaillante tribu des Abénaquis. Converti depuis longtemps à la religion chrétienne, les Abénaquis étaient les plus fidèles alliés des Français. Chaque année, au moment de la débâcle des glaces, c'est-à-dire vers le commencement du mois de mai, leurs pirogues descendaient la rivière Chaudière, dont les eaux se jetaient dans le Saint-Laurent devant Québec ; puis elles remontaient ce dernier fleuve et gagnaient les hautes terres, portant à l'armée française, qui guerroyait entre les lacs Ontario et Champlain, le secours d'une cinquantaine de guerriers hardis et dévoués.

Le chef de cette tribu, Ouinnipeg ou l'Aigle-Noir, était un guerrier intrépide dont M. de Montcalm et sa petite armée avaient eu bien souvent l'occasion d'admirer l'intelligence et la bravoure.

Peut-être, en consultant encore aujourd'hui la mémoire des vieillards de Québec ou de Montréal, retrouverait-on dans les cendres de leurs souvenirs quelques légendes relatives aux exploits de cet homme extraordinaire, l'un des derniers et des plus remarquables spécimens de cette race rouge que la politique anglaise allait bientôt exterminer par les armes et dar l'alcool.

Ouinnipeg était d'une taille colossale. Ses épaules et ses bras nus, où les muscles dessinaient leurs vigoureuses saillies, décelaient une force étonnante. Son profil busqué, au front et au menton saillants, rappelait, par sa forme énergique, le bec acéré d'un oiseau de proie. Ses yeux noirs et scintillants, surmontés de sourcils retroussés vers les tempes, achevaient la ressemblance et justifiaient le surnom que les guerriers de sa tribu lui avaient donné.

Des peintures éclatantes couvraient sa poitrine et ses bras. Sa chevelure noire comme l'ébène était emprisonnée dans une touffe de plumes longues et brillantes. Une hache placée dans sa ceinture de cuir rouge, et sur laquelle il appuyait fortement sa main, indiquait qu'il venait de quitter les sentiers de la paix pour entrer dans ceux de la guerre.

Il se promenait, d'un pas lent et souple comme celui d'un fauve, à travers les tentes de sa tribu, hâtait les préparatifs de ses jeunes hommes, s'arrêtait de temps en temps pour examiner si leurs armes étaient en bon état, consultait parfois de son regard, assuré comme celui de l'oiseau dont il portait le nom, le soleil qui déclinait à l'horizon, puis venait s'asseoir au bord de l'eau sur un quartier de roc, à côté d'un homme vêtu à l'europpéenne et qui, appuyé sur une courte carabine, paraissait plongé dans de profondes réflexions.

Cet homme silencieux et rêveur était coiffé d'une épaisse casquette en castor qui ne permettait pas d'apercevoir le haut de son visage.

Les vêtements de gros drap, les guêtres de cuir fauve qui serraient ses jambes, la poire à poudre et le sac plein de balles qui se croisaient en sautoir sur sa poitrine le désignaient comme l'un de ces chasseurs canadiens, si habiles en temps de paix pour découvrir la retraite du castor ou de la martre, si terribles aux Anglais, en temps de guerre, par la prodigieuse précision de leur coup d'œil.

C'était le descendant d'une rude et honnête famille bretonne qui était venue s'établir au Canada un siècle auparavant. Il se nommait David Kérulaz, mais, selon la coutume des prairies, il portait, en outre, trois ou quatre sobriquets qui caractérisaient sa profession et ses rares qualités de force et d'adresse.

Au moment où le soleil cacha la moitié de ses feux derrière la crête de la falaise, un guerrier sauvage qui se tenait debout à gauche du ravin, appuyé sur son long fusil, comme une sentinelle attentive, fit entendre par trois fois un cri prolongé.

Aussitôt tous les Indiens accroupis autour des feux se levèrent et fixèrent leurs regards curieux vers l'entrée de la baie.

Un petit groupe d'étrangers venait de pénétrer dans leur camp.

Quinnipeg marcha aussitôt vers eux et les salua en plaçant ses deux mains croisées sur sa poitrine.

— Que mes frères blancs soient les bienvenus parmi nous, dit-il d'une voix lente et douce. Nos jeunes hommes leur tendront la main et fumeront avec eux le calumet de paix. Nos longues pirogues sont préparées pour les recevoir et les mener au camp de notre père, le grand Ononhoo.

Ces nouveaux venus étaient, on l'a deviné, Jean d'Arramonde, Saint-Preux et le vicomte de Frontenac.

Quinnipeg et David le Chasseur étaient entrés le matin dans l'auberge de Québec au moment où Frontenac et d'Arramonde achevaient leur repas.

L'aide de camp de M. de Vaudreuil connaissait de longue date le chef sauvage et son ami le chasseur.

La conversation s'était donc engagée entre eux. Quinnipeg avait annoncé qu'il allait remonter le Saint-Laurent le soir même pour conduire ses guerriers au camp de M. de Montcalm. Frontenac lui avait aussitôt demandé s'il ne pouvait pas se charger de guider deux jeunes officiers qui avaient un grand désir de rejoindre l'armée le plus promptement possible.

Et le chef sauvage ayant consenti à se charger de cette mission, il avait été convenu que les deux gentilshommes français se trouveraient à quatre heures de l'après-midi à l'anse de Foulon

pour s'embarquer avec leur domestiques et leurs bagages sur les pirogues des guerriers abénaquis.

Jean d'Arramonde n'eut pas assez de paroles pour remercier Frontenac et Quinnipeg ; ce dernier, peu habitué à ces effusions gasconnes, répondit simplement que les guerriers français trouveraient toujours en lui un ami dévoué.

Saint-Preux et d'Arramonde avaient été exacts au rendez-vous. Le vicomte de Frontenac avait voulu les accompagner pour leur dire, au moment du départ, un dernier adieu.

Sur un signal de Quinnipeg, les feux furent éteints, les tentes de peaux roulées et jetées dans le fond des pirogues amarrées au bord du fleuve et où les guerriers indiens prirent place avec un empressement silencieux.

Deux barques plus larges que les autres furent ensuite approchées du bord.

Dans l'une, Quinnipeg devait prendre place avec Jean d'Arramonde.

L'autre était réservée à Gaston de Saint-Preux et au chasseur canadien.

Paternel plaça dans la première le p-tit porte-manteau de son maître, et Lécillé fit glisser dans la seconde les caisses que deux hommes portaient avec peine et qui contenaient les élégants vêtements de Saint-Preux et les mille objets nécessaires à sa toilette.

Au moment de monter dans les pirogues qui allaient les emmener vers des terres inconnues, les deux Français se tournèrent vers M. de Frontenac et, mettant chacun leur main dans l'une des siennes, le remercièrent une dernière fois des attentions courtoises dont il n'avait cessé de les combler depuis leur arrivée à Québec.

— Adieu, messieurs, répondit le jeune officier d'une voix un peu émue, adieu, ou plutôt au revoir, car je sens que nous nous reverrons. Si j'ai un regret, au moment de vous quitter, c'est de ne pouvoir réunir en une même étreinte ces deux mains loyales qui sont entre les miennes. Permettez-moi d'espérer que j'aurai un jour cette joie de vous retrouver frères par le cœur, comme vous allez l'être bientôt par les armes.

Les deux gentilshommes évitèrent de répondre à ces dernières paroles de M. de Frontenac. Après avoir serré une dernière fois les mains du jeune officier, ils se tournèrent brusquement le dos et chacun d'eux monta dans la barque qui lui était destinée.

A un nouveau signal donné par l'Aigle-Noir, les rameurs se couchèrent sur leurs longues pagaies. Bientôt, au son lent et cadencé des rames, les pirogues s'éloignèrent du rivage, et leurs quilles effilées découpèrent sur la face du fleuve de minces rubans d'argent.

Quinnipeg s'approcha alors de Jean d'Arramonde et lui dit de ce ton doux et gravement poli qui formait un si étrange contraste avec la physionomie farouche du chef sauvage et son extérieur guerrier :

— Si mon frère blanc désire se reposer, qu'il s'étende au fond de la pirogue sur ces peaux amoncelées. Il peut avoir confiance dans la force et l'adresse de mes jeunes hommes. Il ne s'apercevra ni des sauts ni des portages, et pourra dormir tranquillement jusqu'à ce que nous arrivions au camp du " Grand-Marquis. " S'il a quelque désir, qu'il parle, mes jeunes hommes s'empresseront de le servir.

(A CONTINUER.)

COMMENCÉ LE 22 JUILLET 1880 — (No. 30).

LA DUCHESSE DE NEMOURS

QUATRIÈME PARTIE.

V

SAUVÉ ! — (Suite.)

— Réponds-moi, Tranquille, mon ami, dit Jean d'Armagnac doucement. On me troupe ici, je le sais, j'en suis sûr. Tous ces gens me prennent pour un enfant, et veulent me sauver malgré moi.

Le jeune soldat, Mirette et sa mère échangeaient des regards inquiets; l'aventure tournait mal, et Dieu sait pourtant que, suivant toute apparence, il restait bien peu de temps pour l'accomplir, car les arquebuses et l'artillerie faisaient rage maintenant de tous côtés, et manifestement l'hôtel de la Marche subissait un assaut.

A l'apostrophe de son élève, on vit un frisson passer par les membres de Tranquille, ses paupières battirent et ses longs bras cherchèrent une contenance.

— Réponds-moi, te dis-je, ami, poursuivit Jean d'Armagnac. Ceci est une fuite déguisée, je le sens bien. Et tu ne prêteras pas les mains par deux fois en un seul jour au déshonneur du fils de mon père ?

Pendant que Tranquille faisait un visible effort pour trouver des paroles, Jean le Brun et la Pavot voulurent répondre en même temps, mais le pédagogue leur fit signe de se taire.

— Non, non ! murmura-t-il d'un ton qui donna la chair de poule à tous ceux qui étaient là pour le salut d'Armagnac. Il ne faut pas tromper cet enfant-là !

— Et qui songe à le tromper ? s'écria Jean le Brun.

— Silence ! jeune homme, fit Tranquille avec autorité, mieux vaut lui dire la vérité tout entière.

Jean le Blond écoutait avidement, tandis que la Pavot et le jeune soldat ne prenaient pas la peine de cacher leur découragement.

— Voici la vérité, Jean d'Armagnac, continua le pédagogue dont les yeux pourtant n'osèrent pas affronter le regard de son maître. Madame Isabelle votre mère, et une jeune fille qui porte le nom de Blanche, se trouvent dans ce moment seules et sans secours dans la loge du père Jacquot Chaumerel, au-devant du clos Saint-Sulpice.

— Ah ! s'écria Jean d'Armagnac, dont le cœur fit un bond dans sa poitrine.

La Pavot et Jean le Brun, stupéfaits tous les deux, relevèrent la tête avec espoir.

— Et pourquoi me cachait-on cela ? demanda Jean le Blond, qui gardait un air de défiance.

— Armagnac, répondit frère Tranquille, je vous ai dit tout ce que je savais.

— On t'a caché cela, frère, reprit Jean le Brun qui entra à pleine course dans la voie ouverte par frère Tranquille, parce que si on te l'avait dit tout à l'heure, tu serais parti avec ton costume de page, et que, dès les premiers pas, une balle d'arquebuse t'aurait jeté mort dans l'herbe du verger. Maintenant que nous t'avons donné les moyens de rejoindre ta mère et celle que tu aimes, fache-toi, si tu veux contre nous, Jean d'Armagnac, mon frère ; va-t'en, et t'en va pas, fais en un mot suivant ta volonté : nous avons rempli notre devoir.

— Voilà ! conclut enfin la Pavot qui mit ses deux mains sur ses hanches.

Tranquille était dans un coin, demandant pardon à Dieu du mensonge qu'il venait de proférer. Comment l'idée de cette ruse lui était venue, comment il avait eu, à un moment donné, lui, le pauvre hêtre, simple comme un enfant, plus d'adresse qu'un page en qu'une femme, il eût fallu demander cela au bon ange gardien de la destinée d'Armagnac, et non point au pauvre Tranquille.

Jean le Blond hésita un instant, puis, tout pâle et tout ému, il prit la main de Mirette.

— Merci ! murmura-t-il.

Il donna l'accolade à Jean le Brun, à frère Tranquille décontenancé et même à madame Pavot, puis il gagna résolument la porte de derrière, rabattit le capuce de l'aubergiste sur son visage et traversa, en tenant toujours Mirette par la main, la basse-cour où deux soudards de la Marche faisaient sentinelle.

— Où allez-vous ? demandèrent les soldats qui firent mine de barrer la porte de la cour.

— Chercher des provisions pour votre dîner, mes bons maîtres, répondit la petite Mirette.

Les deux soldats essayèrent de voir sous son voile et ne songèrent point à relever le capuce de la prétendue mère Pavot.

— Sauvé ! s'écria Jean le Brun qui les vit, par la fenêtre, passer le seuil de la basse cour et entrer dans la campagne.

— Sauvé ! répétèrent Blanche d'Armagnac et madame Isabelle qui s'élançèrent en même temps dans la chambre.

Jean le Brun s'était installé dans le lit.

— Maintenant, dit-il en souriant, les soudards de Gravelle peuvent démasquer le chassis et regarder au travers. Je vais nouer un mouchoir autour de mes cheveux, et les coquins, en voyant sortir des draps mon pourpoint bleu et rose, croiront tenir toujours l'oiseau en cage. Vous, mes nobles dames, il faudra bien que vous trouviez un moyen de quitter l'auberge pour aller retrouver mon frère Jean le Blond, là-bas, à la loge du père Chaumerel, car si vous tardiez longtemps, il serait capable de revenir !

— J'ai de l'or, dit Blanche d'Armagnac qui toucha sa lourde escarcelle.

— Avec cela, s'écria Jean le Brun, vous achèteriez douze douzaines de soudards de la Marche !

— J'avais pris défiance de vous, Jean Roland, reprit Blanche en lui tendant sa main que le page baisa respectueusement. Vous avez agi comme un noble homme, et je vous demande pardon d'avoir douté de vous.

Puis ce fut le tour de madame Isabelle qui vint remercier aussi cet heureux Jean Roland. On ne songeait point à frère Tranquille ; il semblait que le dévouement de frère Tranquille fût chose sous-entendue, naturelle, et trop simple pour qu'on y prit garde.

La joie recueillie qui était dans tous les cœurs, ne demandait qu'à s'épandre, et avant de combiner les moyens de fuite pour Blanche et madame Isabelle, tous ceux qui étaient là, dans cette chambre naguère si triste, le visage rayonnant, l'âme pleine d'allégresse, et se tenant par la main comme des gens qui fêtaient une grande joie, répétèrent ensemble une fois encore :

— Béni soit Dieu qui l'a sauvé !

Un petit bruit se fit à la porte de la chambre voisine ; Tranquille, le premier, regarda de ce côté, et un cri de terreur s'étouffa dans sa gorge. A leur tour, madame Blanche et la duchesse regardèrent.

Elles changèrent de couleur toutes les deux.

— Merci de nous ! murmura Jean le Brun, qui regarda le dernier, s'il y en a un de sauvé, tant mieux pour lui ! j'en connais d'autres qui pourraient bien être perdu !

Son visage restait calme, il mit à tout hasard sa tête contre l'oreiller pour jouer, s'il en était temps encore, son rôle de blessé.

Or, voici ce qui causait tout ce grand trouble. Sur le seuil de la chambre du guet, il y avait un homme, livide comme un spectre, qui chancelait sur ses jambes, et qui se soutenait d'un bras convulsif au chambranle de la porte.

La Pavot, qui tremblait comme la feuille, madame Isabelle, Blanche d'Armagnac, Jean le Brun et Tranquille avaient reconnu dans cet homme, Vincent Tarquin, le capitaine, à l'épaule droite de qui pendait un moignon informe entouré de linge sanglants.

VI

FRÈRE TRANQUILLE

Vincenzo Tarchino était arrivé là sans bruit : peut-être n'était-il sorti de sa couche que par un caprice de fiévreux, peut-être les soldats Raoul et Pierre, qui tout à l'heure avaient trouvé inopinément dans la chambre du guet Blanche et madame Isabelle, étaient-ils allés lui faire leur rapport. Au lieu d'analyser minutieusement les passions qui se reflétaient sur la face horriblement altérée de l'Italien, nous rappellerons les dernières paroles de maître Annibal Cola ; maître Annibal avait dit, en quittant le chevet de Vincent : « Voici un homme qui mourra enragé avant la fin de la journée. »

Pour quiconque eût entendu ce lugubre pronostic, le regard de Tarquin aurait déjà offert de menaçants symptômes : sa physiologie était double en quelque sorte, elle exprimait toujours, pour un peu, cette esprit de ruse et de calcul qui était son caractère habituel, mais en dehors de cela, ou, pour mieux dire, par-dessus cela, il y avait je ne sais quel égarement ; Tarquin ne s'appartenait plus tout entier à lui-même. Et cela se voyait ; l'ennemi qui allait mettre la main sur son crâne et broyer son cerveau, était invisible de sa nature, mais le ravage qu'il exerçait pouvait s'apercevoir déjà.

Son regard fit le tour de la chambre et s'arrêta sur le lit où Jean le Brun était couché à la place de l'héritier d'Armagnac. Il ne devina pas d'abord la supercherie.

— Qu'ont-ils à bénir Dieu ! se disait-il en lui-même. D'où vient tant de reconnaissance ? Et pourquoi ces gens sont-ils joyeux ?

Son idée fixe le dominait toujours, il avait fait de bonne besogne depuis le matin et il continuait, avec une satisfaction mêlée d'orgueil, la présence de ces otages qui devaient donner une si heureuse tournure à ses négociations avec le parti d'Orléans.

La veuve du duc de Nemours, c'était assurément quelque chose, mais Jean d'Armagnac valait dix fois plus, Jean d'Armagnac était une fortune !

On pouvait aussi estimer à un prix raisonnable cette charmante jeune fille, madame Blanche, pour l'amour de qui le roi Charles VIII avait fait, l'avant veille, une si éclatante folie.

Tarchino regardait tour à tour le blessé dans son lit, madame Isabelle et madame Blanche, comme un avare qui compte son trésor.

Madame Isabelle et Blanche avaient toutes deux la même pensée, elles se disaient : Jean d'Armagnac ne peut être bien loin encore, et elles tremblaient.

La frayeur de maman Pavot s'était changée en sourde colère,

parce qu'elle venait d'apercevoir derrière Vincent Tarquin le visage bourgeonné de Pavot, son époux.

Jean le Brun restait immobile, cachant de son mieux sa tête dans le creux de l'oreiller, et n'ayant qu'une pensée : faire durant le plus longtemps possible l'erreur qui protégeait son frère Jean le Blond.

Parmi tous les assistants, celui qui allait droit au fond de la situation, le seul qui s'occupât du danger réel, imminent, devant la table, c'était le pauvre frère Tranquille. D'ordinaire, Tranquille pensait après tout le monde ; cette fois, il était en avance.

Une idée avait traversé son cerveau tout de suite, et il s'était senti frémir de la tête jusqu'aux pieds. Ce morceau de chair informe et sanglant, qui pendait à l'épaule du capitaine, c'était l'ouvrage de Jean le Brun, qui était là, couché dans le lit. Jean le Brun allait payer son dévouement de sa vie ; car il était impossible d'espérer que Vincent tardât longtemps désormais à le reconnaître.

En conséquence, Tranquille alla chercher son épée dans un coin, et vint se mettre au-devant du lit.

Tarchino le regarda en grimaçant un sourire.

— Toi, idiot ! dit-il, si tu veux ne pas faire le fou on te laissera sain et sauf.

La Pavot connaissait trop bien Tranquille pour ne pas être épouvantée de son mouvement. C'était la dernière chance de salut qui s'évanouissait pour le pauvre Jean le Brun.

— La paix, mon frère Tranquille, s'écria-t-elle en s'élançant vers lui, la paix, au nom de Dieu !

Mais Tranquille l'écarta du geste et se redressa en face de Tarquin.

— Laissez-moi, femme, répliqua-t-il avec ce légitime orgueil de l'homme vaillant qui a fait le sacrifice de sa vie, je sais désormais me servir de l'épée. Et puisque celui-ci a défendu Jean d'Armagnac, je lui dois, moi, de le défendre jusqu'à la dernière goutte de mon sang !

Il parlait ainsi d'une voix haute et ferme, exprimant tout la pensée de son âme loyale et ne se doutant même pas qu'il provoquait l'arrêt de son protégé.

Les yeux de Tarquin étincelèrent, il crut d'abord avoir mal entendu et interrogea Tranquille du regard. La main de la Pavot pesait sur la bouche du pédagogue.

— Celui-ci a défendu l'héritier d'Armagnac ? répéta Vincent, qui semblait chercher un sens à ces paroles : quoi d'étonnant puisque c'est Jean d'Armagnac lui-même ! Quelle est l'idée de ce fou ?

— Sire capitaine, répondit la Pavot, vous savez que ce n'est pas d'aujourd'hui que le pauvre homme divague !

— Oh ! oh ! fit Tarquin en remarquant le désarroi de la tavernière, celle-là aussi essaye de mentir !

Il se tourna vers madame Isabelle et Blanche d'Armagnac qu'il vit toutes deux les mains jointes, et retenant leur souffle.

— Oh ! oh ! répéta-t-il.

Derrière Tranquille Jean le Brun disait tout bas : Laissez-là votre épée, brave homme, mais ne vous dérangez pas jusqu'au moment où maître Vincent s'approchera de mon lit. Je suis curieux de voir la grimace qu'il va faire en apercevant le bout de mon nez.

Il disait cela gaiement, et il se doutait bien pourtant que ses dernières minutes étaient comptées ; mais ils étaient ainsi ces téméraires enfants qui devenaient des chevaliers quand le sang de leurs veines perdait sa surabondante chaleur.

Tarquin ne devinait pas encore, mais il en était bien près. Il fit un pas à l'intérieur de la chambre et démasqua le seuil,

derrière lequel se montraient les têtes barbues d'une douzaine de soldats. Pavot était en avant de la troupe et menaçait du poing sa femme.

— Range-toi ! dit Tarquin à Tranquille.

Le pédagogue, au lieu d'obéir, prit sa lourde épée à deux mains et se campa solidement sur ses jambes écartées.

— Tu ne vois donc pas que la résistance est inutile ?... reprit Trachino qui s'arrêta pour désigner du doigt Pierre, Raoul et les autres soudards.

Tranquille haussa les épaules.

— C'est grande pitié, dit-il, que l'orgueil des gens de guerre !... hier soir, à la brune, je n'avais jamais touché un estoc en ma vie, et maintenant j'en sais aussi long que vous tous.

— Il faudra donc s'y prendre par la force ?... s'écria l'Italien en fronçant le sourcil.

— Prête-moi ton braquemart, Raoul, disait Pavot pour faire du zèle, celui-là est l'ami de ma femme : je gage lui fendre le crâne d'un seul coup !

— Ne tenterons-nous rien pour sauver ce généreux enfant ? murmura madame Isabelle à l'oreille de Blanche d'Armagnac.

La jeune fille vint se placer entre Tarquin et Tranquille. Nous l'avons vue, plus d'une fois déjà, prendre cette air impérieux qui courbait le front de tous les lieutenants de Gravelle. Comme son caprice avait été la loi du Seigneur, chacun lui obéissait d'ordinaire ; elle le savait, et, jusqu'à ce dernier moment elle comptait sur l'effet de son intervention.

— Je crois que vous n'avez pas remarqué ma présence, maître Trachino, dit-elle en couvrant ce dernier d'un regard dédaigneux.

Tarquin fixa sur elle son œil effronté.

— Si fait, ma fille, répliqua-t-il avec une sorte de compassion railleuse, je vous ai aperçue en entrant et je me suis dit : En voici une qui va dégringoler de haut !

Blanche n'en pouvait croire ses oreilles. Elle savait bien d'avance que cet homme était son ennemi, car les femmes ont à cet égard un instinct qui ne les trompe jamais. Mais la veille encore cet homme rampait à ses genoux.

Et Blanche était loin de savoir ce qui s'était passé depuis la veille.

— Il y a deux jours, dit-elle, tandis que le rouge lui montait au front, messire Olivier, comte de la Marche, me disait : « Si parmi les chevaliers qui m'entourent, le meilleur et le plus renommé vous manquait de respect, Madame, je le donnerais à la hart, comme le dernier manant de mes domaines ! »

— Messire Olivier a toujours sacrifié ses plus dévoués serviteurs à la première folle qui souriait sur son chemin !

Le rouge qui était au front de Blanche d'Armagnac s'évanouit.

— Vassal ! s'écria-t-elle en se redressant de son haut, tu seras puni, j'y engage ma foi !

Et se tournant, à son tour, vers les hommes d'armes, elle ajouta :

— N'y a-t-il ici que des lâches et des traîtres pour laisser insulter leur seigneur !

Personne ne répondit parmi les hommes d'armes. Tarquin eut un rire sec auquel fit écho le gros rire du Père Pavot.

Les poings de son excellente femme se fermaient malgré elle et nous pouvons affirmer qu'une fois la bataille engagée, les yeux du père Pavot y auraient passé, pour le coup !

Nous disons bataille, car Jean le Brun avait caché une épée

sous ses couvertures, et Dieu sait qu'il avait grand'peine à se contenir vis à vis de la brutale insolence de Tarquin.

Tranquille, lui, ne disait plus mot ; il restait appuyé sur la croix de son estoc, immobile et roide comme une statue de pierre ; il attendait, et l'on pouvait bien voir que rien de ce qui se passait autour de lui n'influaient sur sa résolution.

Il s'était dit : Quo cet homme fasse un pas, je le tue ! Il attendait que Tarquin fit un pas.

— Ma fille, dit celui-ci, qui oubliait presque sa blessure tant cette scène lui donnait de méchant plaisir, je sais bien que votre petit cœur est tout entier au beau jeune homme que voici. Vertubleu ! ce blondin l'a emporté sur un comte suzerain et sur un roi de France ! J'ignore ce qui adviendra de vous et de nous, ma fille, car nous vivons dans un temps plein d'énigmes, mais je puis bien vous dire, dès à présent, que vous êtes princesse à peu près comme la bonne femme Pavot !

— N'est-ce pas, ma noble dame, ajouta-t-il en s'adressant inopinément à la duchesse Isabelle, n'est-ce pas que cette fraude coupable a duré trop longtemps ? Il n'y avait qu'un berceau dans la maison d'Armagnac, et dans ce berceau ce n'était pas une fille qui dormait, mais bien un jeune duc !

Madame Isabelle baissa les yeux et répondit :

— Mieux que personne vous devez savoir cela, Vincenzo Trachino ! vous qui vouliez assassiner l'enfant après avoir assassiné le père !

L'Italien ne perdit pas son sourire.

— Il y a des instants, murmura-t-il, où mieux vaudrait oublier ! Qu'importe ce que j'ai fait autrefois, si je vous rends service aujourd'hui ?

— Enfants, approchez tous, reprit-il en appelant les soldats d'un geste impérieux, dites à ces hommes et à ces femmes quel est le nom de votre seigneur et maître !

— Vincent Tarquin, le capitaine ! répondirent les soldats tout d'une voix.

Et le Père Pavot s'écria le dernier en jetant son bonnet fourré aux solives avec enthousiasme :

— L'illustre capitaine Vincent Tarquin !

— Êtes-vous donc en révolte contre votre sire Olivier ? demanda Blanche d'Armagnac qui ne perdait rien encore de sa fierté ni de son courage.

— Un éclat de rire général répondit à cette question.

— Ouvrez la fenêtre, Raoul, dit l'Italien, la fenêtre qui donne du côté de l'hôtel ; cette jeune fille pourra voir un spectacle curieux et qui nous évitera de plus longues explications.

Raoul souleva le lourd châssis, et les bruits du dehors arrivèrent tout à coup plus distincts ; les arquebusades semblaient s'être éloignées, mais des cris confus éclataient de toutes parts.

C'était, on pouvait le croire du moins, je joyeux concert de clameurs qui suit la bataille gagnée.

Tarquin se tourna vers la fenêtre ouverte et dit :

— Regardez, madame Blanche d'Armagnac ! (il appuya ironiquement sur ce nom) vous comprendrez pourquoi ces honnêtes compagnons éclatent de rire, quand on parle de messire Olivier, leur seigneur.

Par la fenêtre, au-dessus des arbres qui bordaient la grande route, on apercevait les remparts de l'hôtel de la Marche ; une foule d'hommes d'armes grouillaient sur les murailles ; aux créneaux de la tourelle qui terminait les fortifications du côté du sud-est, une corde pendait ; au bout de la corde un cadavre se balançait lentement, et tournait.

Blanche d'Armagnac poussa un cri d'horreur ; le soldat Raoul laissa retomber le châssis de la fenêtre.

— Soutiens-moi, Pierre, dit Vincent Tarquin qui faisait effort pour garder l'équilibre et dont la voix s'altérait à chaque instant davantage, je pense que je vais entrer bientôt dans cette crise favorable qui doit me rendre la santé, suivant l'avis de mon cousin Annibal.

Il s'appuya contre l'épaule de Pierre et jeta tout autour de lui un regard satisfait. La Pavot était agenouillée, marmottant une prière pour le repos et le salut de messire Olivier, pendu par le cou aux créneaux de son hôtel de la Marche ; madame Isabelle avait couvert son visage de ses mains ; Blanche d'Armagnac tremblait convulsivement et sa voix s'arrêtait dans sa gorge.

Un instinct secret leur disait, à ces trois femmes de condition si diverses, réunies dans un même amour, que la mort de messire Olivier n'était qu'un malheur de plus en ce moment.

Graville avait été un ennemi cruel, mais c'était un gentilhomme, et devant l'infamie de certaines extrémités peut-être que Graville cut reculé, tandis que celui-là, cet Italien au venimeux regard, ce coquin sans entrailles ni conscience, ne serait arrêté par aucun scrupule. On ne savait pas bien encore ce qu'il voulait, ni quel ténébreux mobile le faisait agir ; mais ce devait être quelque chose de noir comme l'enfer.

A l'aspect de Graville supplicié, le pédagogue n'avait point changé de visage ; on peut bien dire que cela ne lui importait pas : au contraire, le cœur de Jean le Brun avait bondi dans sa poitrine. Pendant qu'il restait ainsi emprisonné sous ses couvertures, une colère terrible s'amassait en lui ; son cerveau prenait feu, il guettait l'Italien par-dessus les grands bras de Tranquille, et sa main se crispait dans la ruelle de son lit autour du pommeau de son épée.

— La bataille est finie, dit Tarquin, nous sommes vainqueurs... Quand je dis nous, j'entends parler de notre bien-aimé sire le roi Charles de France, dont je fus toujours le sujet fidèle et loyal.

— Vous, le fidèle sujet du roi ! s'écria la Pavot qui se releva les poings fermés, vous, l'âme damnée du malheureux seigneur à qui sa révolte a coûté la vie !

Pavot traversa la chambre, la prit par les épaules et la fit taire. Tarquin entr'ouvrit son vêtement et en retira un parchemin qu'il déroula de la main qui lui restait.

— Ceci n'est point pour mes vaillants compagnons, dit-il avec emphase ; mes braves soldats savent quel a été mon rôle dans les circonstances difficiles que nous venons de traverser.

— Nous le savons ! nous le savons ! répétèrent Raoul, Pierre et les autres.

Pavot ajouta avec componction, sans lâcher les épaules de sa femmes :

— Et je dis que c'est un fameux rôle !

— Je parle, reprit Vincent, pour madame Isabelle, duchesse de Nemours, pour cette jeune fille, madame Blanche, quel que soit le nom qu'elle veuille prendre désormais, je parle surtout pour ce jeune et illustre seigneur, étendu sur ce lit de souffrance. Je veux qu'il ne reste aucun malentendu entre nous, je veux qu'ils sachent, à n'en pouvoir douter, que je suis ici le maître, le vainqueur, le souverain arbitre : que leur sort dépend de moi seul, et que je puis faire à ma volonté leur perte ou leur salut.

Blanche d'Armagnac et madame Isabelle essayaient de lire ce parchemin dont elles n'apercevaient encore que le revers. En tout ceci, Tranquille ne comprenait qu'une chose à savoir que

Tarquin, prolongeant son erreur, croyait toujours avoir sous la main l'héritier d'Armagnac. Il se dressait de toute sa hauteur au-devant du lit pour faire écran et cacher la supercherie. Tarchino retourna le parchemin. Madame Isabelle et Blanche d'Armagnac purent déchiffrer les lignes d'un sauf-conduit royal, signé par dom Marie-Joseph-Lobel, évêque d'Autun, confesseur de Sa Majesté.

Ce sauf-conduit était non-seulement pour Tarquin, mais encore pour ses compagnons, ce qui nous donne la clef du dévouement soudain de Raoul, de Pierre et des autres hommes d'armes.

Quelques minutes auparavant ; il y avait eu une scène violente dans la chambre à coucher de Tarquin. Peu s'en était fallu que les soudards ne lui fissent payer, une bonne fois pour toutes, ses trahisons et ses scélératesses ; mais il avait exhibé le fameux parchemin : les soudards de Graville savaient ce qui les attendait, ils se rangèrent avec empressement autour de ce nouveau maître, dont l'inviolabilité, garantie par la promesse royale, allait désormais les couvrir. Si bien que messire Olivier, poursuivi de près par l'écuyer du duc Louis, étant venu demander asile à la porte de l'auberge, la porte demeura close, et, cinq minutes plus tard, le corps de messire Olivier, étranglé, se balançait sous la saillie des créneaux.

Tarchino reprit, en tenant toujours le parchemin déroulé au-devant de sa poitrine :

— Les conseillers du roi savaient combien m'était odieuse la rébellion de cet homme qui avait usurpé le titre du comte de la Marche... J'étais placé près de lui pour éclairer sa conduite.

Les trois femmes firent à la fois un geste de dégoût.

— Espion ! gronda Jean le Brun qui ne pouvait contenir son indignation.

Vincent fronça le sourcil, et un instant sa face pâle se couvrit de rougeur.

— Mon jeune seigneur, dit-il en contenant sa voix et en s'adressant au prétendu blessé, pour être comte de la Marche et duc de Nemours, la première condition est de vivre... Or, ne me contraignez pas à vous le répéter une fois de plus : Je suis ici le maître !

(A CONTINUER.)

COMMENCÉ LE 2 JANVIER 1880—(No. 2).

AVIS A NOS ABONNÉS.— Les personnes, tant de la ville que de la campagne, qui ont souscrites au FEUILLETON et qui n'ont pas encore payé leur abonnement, sont averties que, après réception de ce numéro, elles seront retrancher de la liste de nos abonnés si elles ne règle immédiatement.

“ LE FEUILLETON ILLUSTRÉ ”

PARAIT TOUS LES JEUDIS.

ABONNEMENT:—Un an.....	\$1.00
do Six mois.....	0.50
do Trois mois.....	0.25
Le Numéro.....	0.02

Dans tous les cas strictement payable d'avance.

AUX AGENTS.—A ceux qui voudront bien se charger de la vente de notre journal, nous leur vendrons 16 centins la douzaine, payable à la fin de chaque mois, et 20 par cent pour chaque abonnement que l'on nous fera parvenir. Aussitôt après réception du montant de l'abonnement, nous enverrons le journal et le reçu.

Ces conditions sont invariables.

Toute correspondance doit être adressée comme suit : “ Feuilleton Illustré, Boîte 1986 B. P.”

MORNEAU & CIE., Propriétaires,
60, RUE ST. CABRIEL, MONTREAL